

Apport des neurosciences cognitives et de la traductologie à la compréhension du processus de la communication verbale

Fatma-Zohra Kouchkar-Ferchouli
ENSSP, URNOP- Université d'Alger 2

Abstract

This paper aims to demonstrate that any verbal communication is a complex process. Cognitive neuroscience and translation studies play a key role in explaining this complex process, because any effective verbal communication, either spoken or written, requires the following:

- A psychological connection between the sender(s) and the receiver(s);
- Intonation in spoken communication and punctuation in written communication, because they are components of meaning;
- A cognitive baggage, which is necessary to make meaning, bearing in mind that every message comprises an explicit verbal content and an implicit nonverbal content.

Keywords :verbal communication ; cognitive neuroscience ;translatology ; psychological connection ; explicit verbal meaning/implicit verbal meaning.

« L'homme, seul du monde vivant, est capable à la fois de signifier et de communiquer au plein de sens de chacune de ces notions. C'est-à-dire de se servir de signes organisés en structures cohérentes et toujours susceptibles de s'accroître en nombre, pour transmettre et interpréter des messages supposant une relation sociale hautement complexe d'interaction et de dialogue ».

Claude Hagège, *L'homme de paroles, Contribution linguistique aux sciences humaines*³.

Introduction

Il importe de rappeler cette évidence, à savoir que les hommes, animés de l'instinct grégaire, ont été amenés à communiquer entre eux par le biais d'un langage articulé « toujours susceptible de s'accroître », comme le souligne Claude Hagège, au rythme de l'évolution des sociétés humaines. Si le savoir humain a pu se transmettre et s'enrichir, c'est donc grâce à cette faculté humaine qu'est le langage articulé.

Il n'est donc pas étonnant que les hommes se soient intéressés à cette faculté particulière qui leur est inhérente depuis toujours comme le prouvent, par exemple, les écrits des philosophes grecs. Plus près de nous, cette formule du philosophe français, Henri Berr (1863-1954), résume parfaitement le rôle de cette faculté spécifiquement humaine dans le développement des connaissances : « *Le langage est un instrument enregistreur qui, par l'abstraction et la généralisation, fixe la connaissance dans les*

³ Claude Hagège (1985), *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, p. 143.

concepts et en permet le développement indéfini. »⁴. Ainsi, l'homme n'aurait jamais atteint ce degré de civilisation technologique sans cette aptitude humaine, ô combien incommensurable, qu'est le langage articulé. De son côté, Julia Kristeva ne manque pas de souligner, elle aussi, le rôle déterminant du langage dans l'échange social et dans le développement des connaissances en mettant en exergue le rôle déterminant de l'instinct grégaire dans l'évolution de cette aptitude remarquable qui fait que si « l'homme parle », c'est bien parce qu'il est « un animal social » :

« *Tout ce qui se produit comme langage a lieu pour être communiqué dans l'échange social. La question classique : "Quelle est la fonction première du langage : celle de produire une pensée ou celle de communiquer ?" n'a pas de fondement objectif. Le langage est tout cela à la fois, et il ne peut avoir une de ces fonctions sans l'autre. Tous les témoignages que l'archéologie nous offre de pratiques langagières se trouvent dans des systèmes sociaux, et par conséquent participent d'une communication. "L'homme parle" et "l'homme est un animal social" sont deux propositions tautologiques en elles-mêmes et synonymes. Mettre l'accent sur la fonction sociale du langage ne veut donc pas dire qu'une prédominance est accordée à sa fonction de communication.* » (Le langage cet inconnu, Paris, Seuil, 1981).

Le langage articulé est donc le meilleur moyen de communication dont l'homme dispose, c'est incontestable. Tout ce que l'homme a pu réaliser dans tous les domaines, il le doit à cette faculté spécifiquement humaine. Pourtant, dans son ouvrage, *La philosophie du langage*, le philosophe Albert Dauzat tient à rappeler que, même si ce langage est supérieur à tous les autres moyens de communication que l'homme connaît, comme les mimiques ou certains gestes expressifs, celui n'est pas parfait : « *Le langage est un système de signes... le plus souple, le plus complexe, le moins imparfait pour objectiver les faits psychologiques. (...) Le langage ne saurait prétendre à réaliser la transmission exacte de la pensée. Il est seulement l'instrument le moins imparfait qui permette la transmission des idées* ».

En effet, qui n'a pas éprouvé, un jour ou l'autre, des difficultés à décrire une couleur un peu particulière, un sentiment, une sensation, une douleur, etc. ? D'ailleurs, il arrive fréquemment que des difficultés de ce genre soient à l'origine de malentendus et autres quiproquos. Quoi qu'il en soit, cette faculté de langage n'a pas fini de fasciner les hommes et de susciter d'innombrables écrits comme en témoignent les écrits de Platon, Socrate et Aristote, hier, et ceux des spécialistes des sciences du langage, telles que la linguistique, la sociolinguistique, la psycholinguistique, l'ethnolinguistique, etc., aujourd'hui.

L'objet de notre propos, quant à nous, est de mettre en évidence le processus de la communication verbale et de démontrer l'apport de la traductologie et des neurosciences cognitives dans la compréhension de ce processus.

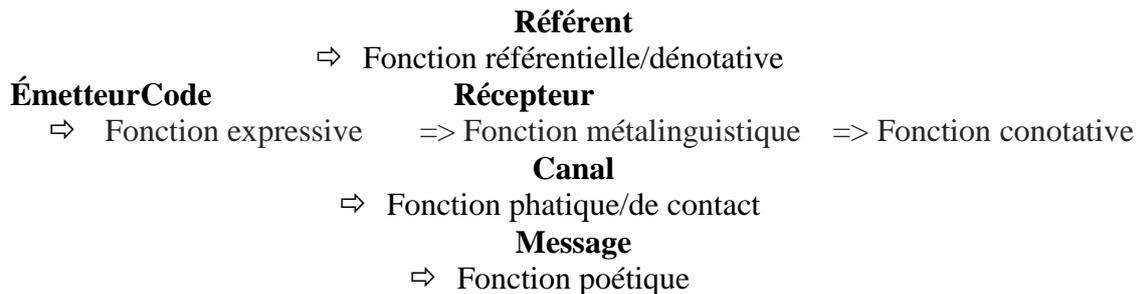
1. Processus de la communication verbale

Le « processus de la communication verbale » implique une série d'opérations psychologico-cognitives complexes puisque toute prise de parole est le fait d'individus singuliers qui interviennent dans des situations toujours particulières. C'est ce qu'affirmait Ferdinand de Saussure, au début du siècle dernier : « *La parole est au*

⁴Avant-propos de Henri Berr à l'article de Joseph Vendryès (1921), Le langage : introduction linguistique à l'Histoire, *Évolution de l'humanité*, Synthèse collective dirigée par Henri Berr.

contraire (de la langue) un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer : 1° les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle ; 2° le mécanisme psychologique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons »⁵.

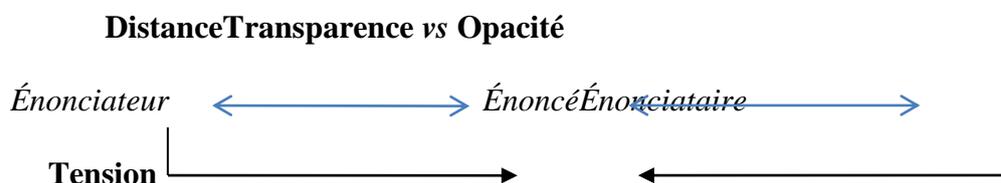
Par ailleurs, dans son ouvrage, *Essais de linguistique générale*⁶, Roman Jakobson met en évidence « les facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale » et les fonctions qui s'y rapportent respectivement, comme l'indique le schéma ci-dessous :



Or, il s'avère qu'il ne suffit pas qu'un émetteur s'adresse à un récepteur au moyen d'un code par le biais d'un canal pour que le message soit transmis. Pour que la communication soit effective, en effet, il faut que le récepteur du message soit dans une disposition d'esprit qui lui permette de percevoir le message qui lui est destiné et, éventuellement, d'y réagir, comme le précise Roman Jakobson : « Le message requiert un contact, un canal physique et une connexion psychologique entre le destinataire et le destinataire, contact qui leur permet d'établir et de maintenir la communication ».

1.1 La connexion psychologique, une condition sine qua non de la communication verbale

Dans son article « Énoncé et énonciation »⁷, Jean Dubois reprend les concepts de "distance" (R. Jakobson, R. Barthes et L. Irigaray), ceux de "transparence VS opacité" (T. Todorov) et celui de "tension" (G. Guillaume) à propos de la communication verbale, comme cela ressort du schéma ci-dessous :



⁵ Ferdinand de Saussure (dès 1916), *Cours de linguistique générale*, (publié à titre posthume, par ses étudiants Charles Bally et Albert Sechehaye, Alger, ENAG, 1990, p. 30.

⁶ Roman Jakobson (1963-2003), *Essai de linguistique générale*, Éditions de Minuit, Paris.

⁷ Jean Dubois, Énoncé et énonciation (1969), *Langages*, 4^{ème} année, n° 13, 100-110.

http://www.persee/web/revue/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1969_num_13_2511.

La communication verbale ne peut avoir lieu s'il n'y a pas de connexion psychologique entre les interlocuteurs. Cette connexion psychologique se traduit une tension plus ou moins forte selon que le mode d'énonciation est discursif, ou historique.

La distance est celle que met l'*énonciateur* entre lui-même et ce à quoi il fait référence par l'intermédiaire d'un *énoncé*. Cette distance varie en fonction de la façon dont un locuteur assume ou non ce qu'il dit, nous dit Jean Dubois :

L'énoncé par ses règles, par la distribution de ses éléments, traduit cette distance : d'une autre manière, ce qui est communiqué à l'interlocuteur, ce n'est ni le sujet ni l'expérience, mais le fait que ce qui est transmis est plus ou moins pris en charge.

Si une personne parle de ses préférences en matière de couleurs, par exemple la distance entre cette personne et ce qui est communiqué va tendre vers zéro. Dans son article « L'appareil formel de l'énonciation »⁸, Emile Benveniste, parle dans ce cas de mode d'énonciation discursif. Inversement, la distance sera plus importante dans le cas où une vérité générale, comme par exemple : « la température d'ébullition de l'eau est de 100° » est énoncée. On parlera, dans ce cas, de mode d'énonciation historique. Cela signifie que l'auteur « *considère son énoncé comme partie d'un monde distinct de lui-même* » et qu'il n'a donc pas à l'assumer. La distance a pour corollaire une transparence ou une opacité plus ou moins importante selon qu'il s'agit de vérité générale, donc admise par tout le monde, ou de choix personnel, donc subjectif.

D'autre part, puisque toute communication verbale nécessite une connexion psychologique entre les interlocuteurs pour être effective, cela signifie que le destinataire ne doit pas se laisser distraire par autre chose. Pour y parvenir, celui-ci doit faire un effort plus ou moins important. Cet effort va se traduire par une tension plus ou moins forte selon que les propos sont assumés par le locuteur ou pas. Evidemment, il peut arriver que, malgré tout, l'interlocuteur se "déconnecte" pour une raison ou une autre, par distraction par exemple, et que, dans ce cas, la communication soit "coupée". Qui n'a pas fait l'expérience de se « déconnecter » pendant une conférence, lors de la projection d'un film, ou même pendant une lecture en solitaire et de perdre ainsi le fil du discours ? Il ne suffit donc pas d'être présent physiquement, il faut être présent aussi psychologiquement.

D'autre part, dans son article, « Enoncé et énonciation »⁹, Jean Dubois nous rappelle que, dans toute situation de communication, « *l'énonciation est présentée soit comme le surgissement du sujet dans l'énoncé, soit comme la relation qu'entretient le locuteur par le texte avec l'interlocuteur, ou comme l'attitude du sujet parlant à l'égard de son énoncé* ».

1.2 L'intonation ou son substitut, la ponctuation, élément constitutif du sens

L'intonation indissociable de la communication orale est rendue par la ponctuation à l'écrit. *Un énoncé lu sans intonation ou un texte écrit sans ponctuation ne peut avoir de sens précis. L'intonation, comme la ponctuation, participent de la constitution du sens d'un énoncé.* C'est ce qui explique l'importance de l'une et de l'autre. *Le dictionnaire de l'Académie française* (9^{ème} édition) donne la définition suivante de l'intonation :

⁸Emile Benveniste (1966-2004), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

⁹ Jean Dubois (1969), *Ibid.*

- Variation d'intensité, de hauteur, de durée dans la prononciation, constituant la ligne mélodique de la phrase. L'intonation énonciative, exclamative. La phrase interrogative a une intonation montante. Une langue aux intonations chantantes.
- Ensemble des inflexions expressives, des tons que peut prendre la voix. Des intonations suppliantes, moqueuses. Cet acteur a des intonations fausses. Varier ses intonations. (<http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/intonation>).

Dans son ouvrage au titre explicite, *Ponctuation et Énonciation*¹⁰. Véronique Dahlet se réfère à la définition de la ponctuation de Beauzée (*Grammaire générale ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondements à l'étude de toutes les langues*, 1767), pour rappeler à ce propos que « la ponctuation est l'art d'indiquer par des signes reçus la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant ».

Il n'est pas surprenant que, dès le développement de l'imprimerie à partir du XIX^{ème} siècle, les écrivains exigeaient de leurs éditeurs qu'ils respectent leur ponctuation en tant qu'élément indissociable du contenu verbal de leur texte.

2. Rôle primordial du *bagage cognitif* dans l'élaboration du sens lors de la communication verbale

Communiquer verbalement, c'est émettre un énoncé verbal à l'intention de quelqu'un. Or, dans *Lector in fabula*¹¹. Umberto Eco met en exergue le rôle du lecteur dans toute communication verbale : « (*Le texte*) est un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons. D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui est introduite par le destinataire ; ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner ».

Si ce quelqu'un est en mesure « d'aider le texte à fonctionner », c'est parce qu'il possède un *bagage cognitif*. Chaque individu possède son propre *bagage cognitif*. Celui-ci se compose de toutes les connaissances que nous accumulons durant notre vie, à savoir :

- notre *bagage linguistique* évidemment ;
- toutes les connaissances accumulées tout au long de notre vie qui constituent notre *bagage encyclopédique* ;
- nos expériences vécues, aussi celles objectives que celles subjectives qui sont fonction de notre vécu personnel.

Le *bagage cognitif* ne se compose donc pas de notions articulées entre elles de façon cohérente, nous dit Mariane Lederer dans son ouvrage, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*¹², il se compose de souvenirs, de faits d'expérience, d'événements

¹⁰ Véronique Dahlet (2003), *Ponctuation et énonciation*, Ibis Rouge, Éditions des Presses Universitaires Créoles, GEREC.

¹¹ Umberto Eco (1979-1985), *Lector in fabula*, Éditions Grasset, p. 66.

¹² Mariane Lederer (1994), *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette,

marquants, d'émotions, de connaissances théoriques, des imaginations, de résultats de réflexion, de fruits de lecture, etc. Tout ce bagage est contenu dans le cerveau sous une forme déverbalisée dans lequel chacun va puiser en fonction de la situation de communication.

Le bagage cognitif existe donc préalablement à la lecture d'un texte et intervient dans sa compréhension chaque fois qu'un élément du texte "réveille" un élément cognitif qui s'y rapporte. Par exemple, lorsque je lis un texte qui a trait à la guerre d'indépendance de l'Algérie, j'ai déjà des connaissances sur ce sujet et, au fur et à mesure de ma lecture, les informations sur tel événement particulier renverront à tel ou tel souvenir sur cet événement. Sont ainsi mobilisées les connaissances qui ont trait à tel passage particulier, parmi toutes celles qui sont emmagasinées à l'état de veille.

Ainsi, les connaissances, linguistiques et extra-linguistiques, emmagasinées dans la mémoire sont réactivables à tout moment que ce soit par une sollicitation intérieure (nos pensées) ou extérieure (nos perceptions linguistiques ou non-linguistiques).

3.La communication verbale : sens = contenu explicite verbal + contenu implicite non verbal

Umberto Eco nous dit : « Un texte, tel qu'il apparaît dans surface (ou manifestation) linguistique, représente une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire ».

Évidemment, ce qui doit être actualisé par le destinataire, c'est ce qui n'est pas dit explicitement, c'est-à-dire le contenu implicite, puisque la langue ne dit pas tout.

Cet implicite, Marianne Lederer le décompose en présupposés et sous-entendus. Les présupposés sont évidents, ils relèvent de la nature de la langue « qui est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui est introduite par le destinataire », comme l'a souligné Umberto Eco ; tandis que les sous-entendus sont déterminés par la situation de communication.

Elle donne l'exemple suivant : « Pierre a cessé de fumer ».

- Cela présuppose évidemment que Pierre fumait auparavant.
- Cela sous-entend, selon la situation : « On aurait parié qu'il n'y arriverait pas »
- ou « Tu devrais en faire autant », si le destinataire est lui-même un fumeur.
- Si lui y est arrivé, je devrai y arriver aussi.
-

Rappelant que « le texte est un tissu de non-dits », selon la formule d'Oswald Ducrot, Umberto Eco explicite ce non-dit : "Non-dit" signifie non manifesté en surface, au niveau de l'expression : mais c'est précisément ce non-dit qui doit être actualisé au niveau de l'actualisation du contenu. Ainsi un texte, d'une façon plus manifeste que tout autre message, requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur » (p. 62).

Pour illustrer ses propos, il donne cet exemple d'une « portion textuelle » aussi brève explicitement qu'éloquente implicitement pour démontrer comment le lecteur lambda est susceptible d'arriver à en actualiser le contenu sans difficulté aucune :

Étant donné la portion textuelle :

Jean entra dans la pièce. « Tu es revenu alors ! » s'exclama Marie, radieuse.

Il est évident que le lecteur doit en actualiser le contenu à travers une série complexe de mouvements coopératifs. Nous négligeons pour l'instant l'actualisation des co-références (c'est-à-dire que l'on doit établir que le [tu] dans l'emploi de la deuxième personne du singulier verbe [être] se réfère à Jean), mais, déjà, cette co-référence est rendue possible par une règle conversationnelle, selon laquelle le lecteur admet qu'en l'absence d'éclaircissements alternatifs, étant donné la présence de deux personnages, celui qui parle s'adresse nécessairement à l'autre. Règle de conversation qui se greffe sur une autre décision interprétative, une opération extensionnelle effectuée par le lecteur : il a décidé à partir du texte qui lui est administré, qu'il doit déterminer une portion du monde habitée par deux individus, Jean et Marie, dotés de la propriété d'être dans la même pièce. Enfin, que Marie soit dans la même pièce que Jean dépend d'une autre inférence née de l'article déterminatif [la] : on parle bien d'une seule et même pièce (...).

D'autres mouvements coopératifs entrent indubitablement en jeu. En premier lieu, le lecteur doit actualiser sa propre encyclopédie de façon à comprendre que l'emploi du verbe [revenir] présuppose d'une manière quelconque que le sujet s'est précédemment éloigné. En second lieu, il est demandé au lecteur un travail inférentiel pour tirer de l'emploi de la conjonction adversative [alors] la conclusion que Marie ne s'attendait pas à ce retour et de la détermination [radieuse], la certitude qu'elle le désirait ardemment (p. 62-63).

Conclusion

Cette contribution a porté sur un aspect, ô combien inouïe, du langage humain : à savoir le non-dit explicitement, c'est-à-dire ce qui est dit implicitement, et que la grande majorité des utilisateurs perçoivent généralement de manière intuitive.

Je reste persuadée que cette faculté humaine inouïe de communication verbale recèle, pour nous ses utilisateurs, encore de nombreux mystères.

Par contre, ce dont nous pouvons être certains, c'est que si Albert Dauzat est arrivé à la conclusion que « le langage est seulement l'instrument le moins imparfait » dont l'homme dispose pour communiquer avec ses semblables, ce n'est pas dû seulement aux non-dits de la langue qui sont susceptibles d'être perçus différemment.

C'est dû également à la difficulté ontologique du dire, de comprendre ou de se faire comprendre, une difficulté accentuée par les connotations qui accompagnent inévitablement les dénotations les mieux cernées.

Pour terminer sur une note légère, puisque les histoires drôles et autres blagues fonctionnent essentiellement sur le non-dit, permettez-moi de vous raconter une histoire drôle qui illustre, on ne peut mieux, ce qui précède :

Un petit garçon rencontre un ami de la famille. Celui-ci lui dit : « *Tu es beau comme ta mère et intelligent comme ton père.* »

Arrivé à la maison, le petit garçon dit à ses parents : « *J'ai rencontré un tel qui m'a dit ta mère est bête et ton père est laid.* »

Nous avons ici la preuve ici que cet enfant est effectivement intelligent puisqu'il a parfaitement perçu l'implicite dans les propos de cet ami de la famille et a très bien su le restituer explicitement.

Bibliographie

1. Beauzée, Nicolas (1767), *Grammaire générale ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondements à l'étude de toutes les langues*, Imprimerie J. Barbou, https://books.google.dz/books?id=kXIRAAAIAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false.
2. Benveniste, Émile (1966-2004), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
3. Berr, Henri (1921), Avant-propos de Henri Berr à l'article de Joseph Vendryès, « Le langage : introduction linguistique à l'Histoire, *Évolution de l'humanité*, Synthèse collective.
4. Dahlet, Véronique (2003), *Ponctuation et énonciation*, Ibis rouge Éditions-Presses Universitaires Créoles, GEREC.
5. Dubois, Jean (1969), Énoncé et énonciation, *Langages*, 4^{ème} année, n° 13, 100-110.
6. http://www.persee/web/revue/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1969_num_13_2511.
7. Eco, Umberto (1979-1985), *Lector in fabula*, Éditions Grasset.
8. Hagège, Claude (1985), *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard
9. Jakobson, Roman (1963-2003), *Essai de linguistique générale*. Paris, Éditions de Minuit.
10. Lederer, Mariane (1994), *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.